

# La grande, la moyenne et la petite Ou Boucle d'or et les trois ours

Renée Blanchar

Number 46, November–December 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24492ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Blanchar, R. (1989). La grande, la moyenne et la petite : ou Boucle d'or et les trois ours. *24 images*, (46), 54–54.

# LA GRANDE, LA MOYENNE ET LA PETITE

*ou Boucle d'or et les trois ours*

MEMBRE DU JURY DU PLUS RÉCENT FESTIVAL DE CANNES, RENÉE BLANCHAR, CETTE ÉTUDIANTE À LA FEMIS ORIGINAIRE DE CARAQUET AU NOUVEAU-BRUNSWICK, NOUS ÉCRIT POUR PARTAGER AVEC NOS LECTEURS LA RÉFLEXION SUR LE CINÉMA QU'A SUSCITÉE SA RÉCENTE EXPÉRIENCE AUX CÔTÉS, NOTAMMENT, DE WIM WENDERS, KRZYSZTOF KIESLOWSKI, HECTOR BABENCO ET PETER HANDKE. C'EST AVEC JOIE QUE NOUS ACCUEILLONS EN NOS PAGES CETTE CINÉASTE EN DEVENIR QUI INCITE LES CINÉASTES D'AUJOURD'HUI À «RÉFLÉCHIR PUBLIQUEMENT SI LEUR TRAVAIL ET CELUI DES AUTRES».

Ce qui m'a surtout frappée ce sont les rapports, plutôt difficiles à établir, entre les films et les maisons de production. En effet, dans une manifestation cinématographique telle que Cannes, nous voyons de tout : des grands, des moyens et des petits films, tous sous la tutelle de grandes, de moyennes et de petites maisons de production. Paradoxalement, (et c'est ici que ça se complique) ce ne sont pas nécessairement les grands films qui s'inscrivent dans la case «grandes maisons de production», et vice versa, les moyens et petits films n'appartiennent pas obligatoirement aux moyennes et aux petites maisons de production. J'ajoute toutefois que ce que je viens d'énoncer plus haut ne fait pas office de règle, ou, si tel est le cas, il y a naturellement des exceptions. C'est ainsi que parfois, on retrouve au générique d'un grand film la griffe d'une grande maison de production.

Il y a de quoi s'arracher les cheveux, mais je crois que chaque poil perdu en vaut la peine. Il me semble primordial pour nous, jeunes réalisateurs, de connaître les moyens que nécessitent nos films. Il s'agit avant tout de ne pas faire de compromis de production, ou le moins possible. J'entends par là, d'avoir à faire des concessions de réalisation faute d'argent nécessaire, ou encore, d'avoir à faire des concessions de réalisation à cause de trop d'argent. Plus nos moyens seront adaptés à nos désirs, meilleurs seront nos films parce que plus près de nous et de la réalité que nous avons envie de décrire au cinéma.

Participer à l'élaboration du mode de production de son propre film. Pourquoi pas ?

## LA GRANDE

La grande maison de production suppose que le film a coûté cher. L'engouement initial qu'a suscité ce type de production «à l'américaine», a fait place à un certain mépris dans les milieux cinéphiles des festivals : on attend désormais ces films de pied ferme. Le noyau pur et dur du cinéma ne peut accepter qu'une somme exorbitante produisant un navet, empêche un autre film de se faire... Évidemment, il a raison et je ne dirai pas le contraire. Seulement, la pente raide des doubles mépris de «genre» et «d'excès monétaire» est dangereuse. Les a priori sont tels, pas uniquement dans la tête des excessifs-enragés, mais aussi dans celles des modérés-estimables, qu'il devient presque impossible pour un film produit dans de telles conditions de plaire.

Vous l'aurez compris, je ne parle pas du grand public, mais des gens qui de près ou de loin sont impliqués dans le cinéma. Cela est d'autant plus navrant, car si au sein même de la profession nous cessons d'y croire, comment voulez-vous que ce type de production continue sainement d'exister ?

Mais revenons au grand public. Je crois qu'il mérite mieux que *Cocktail* ou encore que *J'ai épousé une extra-terrestre*. Et il le sait. Qui a-t-il de méprisable à faire des films «consistants» avec beaucoup d'argent pour un large public ? (Moi-même j'y songe sérieusement.) Ne sous-estimons pas la grande maison de production, puisque par elle se glisse une infime possibilité de «changer le monde».

## LA MOYENNE

Il va de soi que la moyenne se trouve entre la grande et la petite. Il semblerait que désormais, encore une fois dans l'esprit d'un festival tel que Cannes, cette position soit stratégique pour présenter un film. C'est ici qu'on ressent le moins d'a priori. Les films se laissent voir et il n'y a pas à dire, par

les temps qui courent c'est une chance. Curieusement, les films à moyens budgets font partie des plus controversés du festival : on aime ou on déteste et on ne se gêne pas pour le dire. Comment expliquer un tel laisser-aller de la part de l'opinion générale ? Peut-être parce que faute d'idées préconçues, le public devant ces films se laisse surprendre... Et, si jusqu'ici vous n'êtes pas d'accord avec moi, je trouverai un terrain d'entente certain dans l'affirmation suivante : lorsqu'on est surpris, on réagit.

## LA PETITE

Organisateurs, critiques, cinéphiles, producteurs ou réalisateurs, tous se flattent de retrouver, parmi une sélection aussi officielle que celle de Cannes, la petite maison de production et son petit film. Nous pourrions effectivement atteindre un paroxysme de ravissement, si le petit film arrivait comme un cheveu sur «la soupe du jour cinématographique»... Hélas ! Il n'en est rien. De nos jours, le petit film comme «Messie du septième art», connaît des heures (de projection) glorieuses. En effet, tous les espoirs se fondent sur lui, de sorte que malheureusement, il bénéficie d'emblée de tous les a priori favorables. Je dis «malheureusement» car quoi de plus castrant pour la petite chose qui grandit que de sentir sur elle tous les regards ? (Souvenez-vous de votre tendre enfance et de la frustration éprouvée lorsqu'à votre premier balbutiement, vos parents, étouffés par l'émotion tombaient de concert dans les pommés.)

Lorsque après un premier élan jubilatoire, j'ai cru discerner cet «enthousiasme décalé», je me suis posé la question suivante : comment le petit film et la petite maison de production en sont-ils arrivés là ?

Dans un premier temps je soupçonnais un courant intellectuel quelconque d'être à l'origine de cette focalisation excessive. J'y voyais une façon de penser, (sans doute issue d'un milieu underground) qui aurait, comme toute chose inconnue récupérée, fait surface et conquis par son excentricité les gens informés de bon goût. Je pensais naïvement expliquer par ce raisonnement la tendance «dépitatrice-démentielle» qui semble-t-il possède carrément tout le monde.

Or je me trompais. Le petit film en 1989, dans le milieu cinéophile d'un festival, a deux fonctions exclusives, l'une est expiatoire, l'autre est rédemptrice. Expiatoire, parce qu'en quelque sorte, il excuse la présence de certains mauvais films (souvent prestigieux pour une raison quelconque) en compétition officielle. Rédempteur, parce que dans la conjonction économique actuelle, les nouveaux talents ne peuvent arriver autrement que par le biais du petit film. J'ajoute que ce dernier représente en quelque sorte une valeur sûre. S'il est bon, on s'en émerveillera, entre autres, parce qu'il est réalisé avec peu de moyens, et s'il est mauvais, le peu d'argent investi évitera la véhémence que suscite le «gaspillage».

Nous sommes naturellement fort heureux que le petit film soit celui sur lequel on mise. Mais là encore, ouvrons l'œil ! Car les charismatiques du film à petit budget font preuve, parfois, d'une dévotion qui le dessert. Ainsi, comme on dit qu'on tue la poule dans l'œuf, on risque de tuer le film dans la boîte. ■

*Renée Blanchar*